

Grandson

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **35 (1897)**

Heft 26

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-196329>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne. Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Grandson.

Nous avons toujours vu la petite ville de Grandson vivre d'une vie tranquille et régulière, d'une véritable vie de famille.

Et cependant, malgré cette attitude modeste, son nom s'est répandu dans les cinq continents, grâce à la réputation de ses excellents cigares. Partout elle fait fumer son monde.

Ses pains d'amis ont aussi leur vogue, mais nous croyons que celle-ci n'a jamais dépassé notre frontière.

Il est encore un autre produit de l'industrie grandsonnoise qui est tout particulièrement apprécié par nombre de gens. Nous en avons cependant ignoré l'existence jusqu'à samedi dernier.

C'était pendant la représentation de *Charles-le-Téméraire* : Le château de Grandson est assiégé ; les boulets ennemis battent ses murailles depuis plusieurs jours déjà, et le commandant de la garnison, inquiet, voit s'approcher le moment où la résistance ne sera plus possible ! « Nous sommes cernés de toutes parts, s'écrie-t-il, les vivres vont manquer ; c'est la famine à bref délai !... »

C'est à ce moment suprême, à ce moment où le spectateur ne peut se défendre d'une certaine émotion, qu'un ami se penchant vers moi me dit à l'oreille : « A propos de famine, ne me laisse pas oublier, avant de partir, d'acheter une saucisse au foie, chez madame Despland ; ma femme me l'a recommandé. »

J'avoue que cette digression me parut singulièrement hors de propos.

Tout à coup, notre jolie ville de Grandson, sortant de son calme habituel, conçut le projet d'une imposante fête dramatique. Et elle monta à grand-peine et à grands frais le drame historique de *Charles-le-Téméraire*. Pendant de longs mois, de nombreuses personnes travaillèrent à l'étude de cette pièce avec persévérance. Et l'on sait ce qu'une telle besogne offre d'écueils pour les amateurs, même les plus intelligents.

Il a fallu se plier à toute espèce d'exigences sur la tenue, la diction, le geste et l'intonation ; apprendre à articuler nettement la phrase, à bien prononcer les consonnes et à ne pas s'endormir sur les voyelles. Et puis que d'autres détails encore ; que de scènes, que d'entrées et de sorties, que d'attitudes diverses vingt fois manquées et vingt fois répétées !

Eh bien, nos amis de Grandson ont surmonté victorieusement toutes ces difficultés. Rien de choquant dans le jeu de scène, rien de trop lourd dans la diction. Un tel résultat est réellement remarquable et digne de tous éloges.

Il y a là des tableaux superbes, comme coup d'œil, notamment celui qui nous représente le duc entouré de ses pages et des seigneurs de sa cour, dans la grande salle du palais de Nancy. La mise en scène, partout soignée, est parfois d'un grand effet. On peut dire, en un mot, que le régisseur, les décorateurs et les

acteurs ont tiré du drame de M. Ribaux tout ce qu'il était possible d'en tirer.

Avant Nancy, au huitième tableau, dans le grand monologue de l'hallucination et du désespoir, M. David Vautier s'acquitte de sa tâche avec un talent dramatique tout exceptionnel. Il empoigne si bien le spectateur que les sympathies de celui-ci se portent involontairement vers l'infortuné duc de Bourgogne.

Notre confrère de la *Tribune de Lausanne*, dont les appréciations sont, à notre avis, excessivement justes, dit à ce propos : « Les spectateurs qui ne demandent qu'à s'enthousiasmer pour les héros nationaux, sont contraints d'applaudir surtout l'ennemi, dans la personne de son chef. »

Nous ne pouvons donc que féliciter chaudement M. Vautier sur la manière irréprochable dont il s'est acquitté de sa lourde tâche.

Regrettant infiniment que le manque d'espace ne nous permette pas de parler en détail de tant d'autres rôles fort bien tenus, nous devons nous borner à adresser à tous les interprètes de *Charles-le-Téméraire* nos plus sincères compliments.

Le résultat obtenu est d'autant plus remarquable que la pièce — chacun le reconnaît — contient des longueurs, que souvent l'action languit, que les ressources scéniques sont rares et que l'intrigue manque totalement : trop d'histoire et pas suffisamment de mouvement dramatique.

Un rôle de femme attachant, une intrigue amoureuse bien menée, un peu de musique, sans négliger quelque incident comique par-ci par-là, voilà ce qu'il faudrait pour soutenir agréablement l'attention, pour faire oublier au spectateur quatre ou cinq heures de banquette. Voilà ce qu'on désirerait pour rompre un peu avec trois journées de combats, avec les lances, les casques et les cuirasses.

Mais quelques-uns s'empresseront sans doute de nous dire en haussant les épaules : « Mais, je vous prie, qu'est-ce qu'un rôle de femme, qu'est-ce que la musique et les incidents comiques ont à faire dans cette pièce éminemment historique et guerrière ?... » — Hélas, répondrons-nous, ils y prendraient la place qu'ils occupent dans tant d'œuvres théâtrales de ce genre qui ont eu de brillants succès. L'histoire seule, sur la scène, offre toujours quelque aridité ; il faut l'agrémenter à tout prix, même au dépens de la vérité.

Si le peintre nous reproduisait scrupuleusement sur la toile la nature telle qu'elle se présente à nos yeux à certaines heures de la journée et sous certains effets de lumière, nous trouverions sa peinture affreuse et nous nous écrierions : « Je n'ai jamais vu cela ; ce n'est point ainsi que sont nos lacs, nos montagnes, nos couchers de soleil. »

Malgré ces quelques critiques, nous ne saurions trop engager nos lecteurs à profiter des dernières représentations de *Charles-le-Téméraire*. C'est là une belle et intéressante journée à passer, où le culte de la patrie se réveille dans

tous les cœurs, où nous nous sentons fiers du courage et des vertus de nos ancêtres, de ces guerriers qui, malgré leur vaillance, n'oubliaient jamais, avant le combat, de plier le genou.

Et puis, outre l'attrait patriotique de ce grand drame, représenté là au pied des murs de l'antique forteresse qui fut le théâtre d'un des plus émouvants épisodes des guerres de Bourgogne, ne devons-nous pas témoigner, par notre présence, toute notre sympathie et notre admiration à ces bons amis de Grandson, dont le zèle intelligent et l'inaltérable persévérance ont conduit à si bonne fin cette belle et grande entreprise.

Nous recommandons à ceux qui veulent jouir d'un coup d'œil éminemment gracieux et pittoresque, au sortir de la représentation, de s'arrêter un instant au-dessus de la rue légèrement inclinée par laquelle s'écoale lentement la foule immense qui vient de quitter les estrades. Rien n'est plus charmant, en effet, que ces nombreux costumes d'acteurs aux couleurs vives et variées, que ces armures brillantes, qui s'égrènent dans la foule et se mélangent à des costumes plus sombres sous la profusion de drapeaux, d'oriflammes et de guirlandes de verdure dont la ville est si coquettement décorée.

Et comme il est divertissant de voir alors Suisses et Bourguignons fraterniser après cinq heures de scène, et, altérés, la sueur au front, boire le verre de l'amitié en disant avec un soupir de soulagement : « Comme ça descend ! Quelle bénédiction ! »

L. M.

Guitares et mandolines.

Lausanne, le 21 juin 1897.

Monsieur le Rédacteur,

Dans votre numéro du 5 courant, vous avez publié un article sur les guitares et les mandolines. Je pense être agréable à vos lecteurs en leur faisant connaître à quelle occasion ces deux instruments sont revenus en faveur à Lausanne.

Il y a juste douze ans, en 1885, se fonda à Lausanne, à l'occasion de la *Fête espagnole*, la Société l'*Estudiantina*, dirigée par M. Maurice Rambert.

Quelques-uns de ces jeunes gens dénichèrent dans les galetas de leurs parents les vieilles guitares qui y dormaient depuis tantôt un siècle et qui avaient fait jadis le bonheur de leurs grand-mères. Ils s'essayèrent sur ces instruments, et en peu de semaines, l'*Estudiantina* commençait ses sérénades à la grande joie des jeunes Lausannoises.

On se souvient quel succès cette société obtint à la Fête espagnole. Dès lors, elle marcha de succès en succès jusqu'en 1887, où elle organisa, au profit de la Société de l'Orchestre, un concert festival. A cette occasion, les guitaristes de l'*Estudiantina* réunirent une vingtaine de jeunes filles en plusieurs classes et se mirent bravement à leur donner des leçons de guitare, si bien qu'aux concerts des 1^{er} et 2^{er} avril